

Les obstacles au traitement

Dans « Analyse avec fin et analyse sans fin » de 1937, un de ses derniers grands textes, Freud fait cette remarque que la tentative de Rank pour raccourcir la durée des cures, à partir de sa théorie du traumatisme de la naissance, doit beaucoup à l'air du temps, à une mode, à l'influence exercée par la « *prosperity* américaine » ; c'est une tentative destinée à aligner le *tempo* de la thérapie analytique sur la précipitation de la vie américaine. Or, souligne Freud, « la voie de la satisfaction des exigences accrues envers la cure analytique ne mène pas au raccourcissement de sa durée ni ne passe par celui-ci.¹ »

Cette référence à l'*american way of life* reviendra, et fréquemment, sous la plume de Lacan, comme un *leitmotiv*, comme une critique de l'infléchissement de la psychanalyse vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social, vers la recherche des *patterns* de la conduite, comme critique du moi ou comme critique de la théologie de la libre entreprise, etc. Mais cette idéologie libérale et maintenant néo-libérale, n'a pas que des effets sur le glissement, sur le contenu de la théorie de la psychanalyse et partant sur sa pratique. L'idéologie, puisque c'est ainsi que Lacan en parle, c'est-à-dire le discours du maître impose au sujet des signifiants, propose des idéaux, explique au sujet la place prise dans le grand tout social, elle règle dans le fonctionnement du discours du maître le rapport du sujet au signifiant.

Mais le discours peut aussi se défaire, l'idéologie s'effriter et l'impératif du signifiant qu'elle porte, devenir plus vague, plus lâche, moins impérieux. Car le libéralisme, entre autres systèmes économiques, peut doubler le laisser-faire d'un laisser-dire. Il a aussi cette particularité de vider les mots de leurs effets. Tout devient équivalent, tout peut se dire, mais dans ce tout-dire, la parole perd de son poids. Le « dire » perd de son effet ou de ses conséquences, il ne fait plus coupure dans le discours du Maître.

Si j'ai choisi de reprendre ce qui peut ressembler à de vieilles lunes, c'est pour me situer dans la suite d'un colloque organisé sous le titre de résistance à la psychanalyse. On peut se demander, en effet, si la résistance à la psychanalyse n'est pas la condition même de la psychanalyse ; si la psychanalyse ne se constitue pas contre cette résistance qu'elle semble causer. Et Freud, on peut le dire, a développé sa théorie dans un monde de résistance et d'hostilité :

¹ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes*, tome II, 1921-1938, PUF, Paris, 1985, p. 239.

qu'on se rappelle sa remarque acerbe, à propos de Vienne et de ce « corbeau qui ne doit pas mettre de chemise blanche² ».

La psychanalyse est une opération qui a pour elle, mais aussi contre elle, de devoir toujours être renouvelée — c'est une pratique, pas une science. C'est pourquoi la procédure de la passe n'est pas, comme certains peuvent le croire, un simple examen de passage ou un mode corporatiste d'organiser la profession entre-soi, mais une procédure pour vérifier que l'opération analytique a bien, une nouvelle fois, eu lieu. C'est le moyen de produire à partir de l'intension de la psychanalyse, les bases de son extension : il n'y a pas d'autre base réelle à l'extension de la psychanalyse.

Chaque cure renouvelle le pari de la psychanalyse. Elle peut dire — cela ne veut pas dire qu'elle le dit à chaque fois — que là dans cette cure, le réel, le réel du symptôme, ce savoir dans le réel a été traité par du symbolique. Si l'opération est réussie, en somme elle renouvelle l'acte de foi dans la psychanalyse, la croyance dans la psychanalyse.

Les résistances que Freud a rencontrées ne sont pas les mêmes que celles que nous rencontrons aujourd'hui et cela il faudrait sans nul doute le préciser. Si la théorie freudienne a pu faire scandale, ses avancées figurent maintenant dans le catalogue des idées reçues. Certes, cela peut donner à un analyste l'envie nostalgique d'un patient qui n'aurait jamais rien entendu de la psychanalyse et qui témoignerait d'une pureté naïve. C'est une nostalgie vaine, un fantasme selon Lacan, car ce n'est pas avec de la signification que nous opérons.

Si la psychanalyse est affaire de coupure dans un texte, elle suppose un texte. Elle suppose que le signifiant ait des effets, sinon la pratique tend à l'impossible. Ainsi, une certaine structure de langue peut s'opposer à l'expérience analytique : rappelez-vous les diverses notations de Lacan à propos de certaines langues — que nous prenons comme des plaisanteries à défaut de les examiner véritablement ; rappelez-vous le manque d'équivoque dans la langue anglaise ou encore le caractère inanalysable des Japonais, référé au fait que la langue japonaise est travaillée par l'écrit, que la langue japonaise est spécialement traversée par un effet d'écriture : « Ce qui est porteur de l'effet d'écriture, c'est une écriture spécialisée qui peut se lire de deux prononciations différentes », énonce Lacan dans *Lituraterre*, avec la conséquence suivante « qu'il n'y aurait rien à défendre du refoulé, puisque le refoulé se loge dans la référence à la lettre... Le sujet est divisé par le langage : un registre est référence à l'écriture, l'autre est référence à la parole³ ».

Nous ne disposons pas d'un signifiant qui témoignerait de la distance du sujet au signifiant, c'est-à-dire de ce qui attacherait plus ou moins fermement le

² Correspondance Freud-Ferenczi, tome III, 854F, 31 octobre 1920, Calmann-Lévy, Paris, 2000, p. 39.

³ J. Lacan, « Lituraterre », in *Revue Littérature* n° 3, octobre 1971, p. 9.

sujet au symbolique. Qu'est-ce qui peut témoigner de l'impératif du signifiant sur le sujet ou au contraire de la laxité du sujet par rapport au symbolique ? « On peut toujours appeler puce un éléphant, mais, écrivait Jean Paulhan, dans ce cas il vaut mieux prévenir ».

Le rapport au symbolique définit le cadre dans lequel la pratique de la cure s'inscrit. Qu'il y ait quelque chose qui, dans le mode d'articulation de la parole au langage, fasse obstacle à l'opération analytique devrait aussi nous porter à interroger cette articulation là même où — entendez les structures de langage — elle ne fait pas obstacle. Le discours du Maître, un certain type de discours du Maître, organise la volatilité du signifiant — ce qu'on pourrait appeler le sans-conséquence, le ça ne fait pas trace — et donc le rapport du sujet à la parole, tout autant qu'il commande la question de l'inscription, ou de l'inscriptibilité.

« Au lieu d'examiner comment la guérison advient par l'analyse, ce que je tiens pour suffisamment élucidé, écrit Freud dans "Analyse avec fin et analyse sans fin", en 1937 donc, la question à poser devrait être : quels obstacles se trouvent sur le chemin de la guérison analytique⁴ ».

Je vais prendre quelques points, parmi ces obstacles, à propos desquels Freud dit qu'ils ne vont pas dans le sens de raccourcir le traitement.

Pour ma part, je n'avais pas jusqu'à présent lu à quel point cet article de Freud était structuré par cette problématique des obstacles au traitement. Pourtant, dès le début de son article, Freud reprend le cas de *l'Homme aux loups* : auto-inhibition de la cure, dit-il, en danger d'échouer justement de par son succès, partiel. Le patient ressentait « son état présent comme très confortable et ne voulait faire aucun pas qui le rapprochât de la fin du traitement⁵ ».

Voilà donc l'obstacle que Freud évite, à l'aide d'un moyen technique violent. Un moyen technique, qui selon son propre aveu, laisse une grande partie du matériel, retenue et ensevelie, perdue pour l'analyse. Moyen technique à propos de quoi Lacan notera que, si le sujet accède à sa vérité, c'est à une vérité qui lui est en quelque sorte dérobée et aliénée par l'autre du transfert.

Lorsque Freud examine l'influence de la modification du moi comme variable de la cure, il souligne que les mécanismes de défense opposés aux dangers d'autrefois, font retour dans la cure en tant que résistances opposées à la guérison : la guérison est traitée par le moi comme un nouveau danger. Ce que je voudrais souligner ici, c'est cette opposition entre les mécanismes de défense, que Lacan nous a appris à référer au sujet, ce sont des mécanismes de défense du sujet, et les résistances du moi : ici les mécanismes de défense se font résistances.

⁴ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes*, tome II, *op. cit.*, p. 236.

⁵ *Ibidem*, p. 232.

Or, dans la problématique freudienne, l'effet thérapeutique est lié à l'acte de faire venir à la conscience, de faire venir au jour ce qui dans le ça est refoulé. Mais dans ce cas, pendant le travail sur les résistances « le moi ne soutient plus notre effort pour mettre à jour le ça ; il se dégage, dit Freud, du contrat sur lequel repose la situation analytique ». Il s'oppose, il ne respecte pas la règle fondamentale de l'analyse. Sous l'influence du déplaisir, des transferts négatifs peuvent maintenant prendre « la haute main et abolir totalement la situation analytique ». Le patient se montre incompréhensif et inaccessible aux arguments : « il existe donc, répète Freud, une résistance contre la mise au jour des résistances ⁶ ». Les mécanismes de défense se manifestent comme des résistances, non seulement à l'acte qui rend conscient les contenus du ça mais encore à l'analyse en général et partant à la guérison.

Pour l'issue d'une cure analytique, tout dépend essentiellement de la force et de la profondeur de l'enracinement de ces résistances propres à la modification du moi — c'est l'action des défenses dans le moi, que Freud qualifie de modification du moi. « La victoire, dit Freud, est du côté des bataillons les plus forts ».

Mais nous avons aussi affaire à d'autres propriétés du moi, ressenties comme résistances, dont Freud va donner un échantillon. Il nous donne une série de types cliniques qui font obstacle au traitement, de manières différentes. On se trouve devant une série de cas :

Le premier cas concerne des personnes, dit-il, auxquelles on serait tenté d'attribuer une particulière viscosité de la libido. Elles ne peuvent, semble-t-il, pas se résoudre à se détacher d'un objet et à déplacer sur un nouvel objet des investissements de libido, sans qu'il y ait de raisons particulières à une telle fidélité.

Le second cas est constitué par le type opposé. Chez ces patients, la libido paraît d'une mobilité extrême : il s'agit de personnes s'engageant sans cesse et abandonnant leur ancien investissement. Dans ces cas, les résultats analytiques sont souvent très fragiles : on a l'impression, non d'avoir travaillé dans l'argile mais d'avoir écrit dans l'eau, et, conclura Freud, « comme on a gagné les choses, on les perd ⁷ », c'est-à-dire rapidement.

Dans le troisième cas, nous sommes devant des personnes qui paraissent avoir épuisé toute la plasticité de leur libido et être inaptes au changement. Nous sommes là devant des cas présentant une forte dose d'inertie psychique, liée à des résistances provenant du ça : relations et répartitions de forces s'avèrent inchangeables, fixées et figées, comme si nous avions affaire à des personnes âgées, sauf qu'ici nous sommes face à des individus encore jeunes.

⁶ *Ibidem*, p. 255.

⁷ *Ibidem*, p. 257.

Dans un autre groupe de cas, Freud suppose une raison encore plus profonde, aux variétés de moi qui font obstacle au traitement et au succès thérapeutique. « Il n'est pas d'impression émanant des résistances lors du travail analytique qui soit plus puissante que celle donnée par une force qui se défend contre la guérison par tous les moyens et veut absolument s'accrocher à la maladie et à la souffrance⁸ ». Certes, une partie de cette force, nous pouvons l'identifier comme conscience de culpabilité et besoin de punition, localisée dans la relation du moi au surmoi, mais nous devons supposer d'autres sources à cette force que Freud désigne comme la réaction thérapeutique négative.

Je soulignerai, d'abord, le *vouloir* : il s'agit d'une force qui se défend, ce qui dénote un mécanisme de défense, et *veut absolument*. Nous sommes renvoyés à un choix du sujet, ce que rappelle Freud, à savoir que « chaque personne fait son choix parmi les mécanismes de défense possibles, n'en n'utilise toujours que quelques uns et alors constamment les mêmes⁹ ». Cela pourrait donc aussi nous renvoyer, pour une part, à un choix de jouissance du sujet, à un choix sur lequel le sujet ne voudrait rien céder, ou en tous cas pas davantage qu'il ne l'a fait précédemment dans la cure, puisque notre sujet, dans le rapport à son savoir, si nous le supposons déterminé par le signifiant, nous le supposons aussi, avec Freud, responsable de ses choix, de ses mécanismes de défenses et de sa névrose.

C'est à mon sens, à un choix de ce type auquel Lacan fait référence dans le séminaire *Les Problèmes cruciaux de la psychanalyse*. Il y indique qu'il n'est pas possible de dénouer l'énigme du désir sans un certain repassage par l'objet *a*, où le sujet trouverait sa vérité et il fait cette remarque, qui ressemble à une incise : « J'ai entendu, dit-il, il y a peu de temps, employer le terme, à propos de quelqu'un dont l'analyse ne semble pas lui avoir beaucoup servi pour la qualité personnelle : il y a donc, disait mon analysé, des fausses couches analytiques. Ça me plaît assez cette formule, je ne l'aurais pas inventée, en effet, il y a un tournant dans l'analyse où le sujet reste dangereusement suspendu à ce fait de rencontrer sa vérité dans l'objet *a*, il peut y tenir et ça se voit¹⁰ ». Le sujet veut ainsi rester accroché à une forme de jouissance.

Mais revenons à cette force, cette force qui se défend contre la guérison et veut absolument s'accrocher... Une partie de cette force, répétons-le est identifiée comme conscience de culpabilité et besoin de punition, l'autre partie suppose donc une autre source. Car « si l'on considère le tableau dans lequel se rassemblent les manifestations du masochisme immanent de tant de personnes, celles de la réaction thérapeutique négative et de la conscience de culpabilité des névrosés, alors on ne peut plus croire que la vie psychique est dominée par

⁸ *Ibidem*, p. 258.

⁹ *Ibidem*, p. 258.

¹⁰ J. Lacan, *Les problèmes cruciaux de la psychanalyse*, séminaire inédit, séance du 16 juin 1965.

l'aspiration au plaisir¹¹ ». On sera forcé de reconnaître que « ces phénomènes sont des indices de l'existence d'une puissance que, dit Freud, nous appelons pulsion d'agression ou de destruction¹² ». Une force, dérivée de la pulsion de mort, indépendante de la quantité de libido, qui anime, organise la tendance au conflit.

Au-delà du principe de plaisir, il y a cette pulsion de mort : une aspiration dernière au repos et à la mort éternelle, qui serait le dernier ressort de l'évolution libidinale. Dans « Au-delà du principe de plaisir » Freud introduit la répétition comme un forçage, comme une poussée qui va rompre avec le modèle d'homéostasie, le modèle de moindre tension. La poussée de répétition se heurte au principe de plaisir mais la contrainte de répétition, à proprement parler, la pulsion de mort s'étend jusqu'au retour à l'inanimé. Elle étend sa loi au-delà de la durée du vivant et selon la formulation de Lacan « la vie devient donc l'ensemble des forces où se signifie que la mort serait pour la vie son rail ». C'est cela son sens, le sens de la vie, qui se manifeste comme une poussée de retour, de répétition. C'est ce sens que Freud saisit dans la réaction thérapeutique négative qu'il aborde comme un fait du masochisme primordial, comme ce qui dans une vie insiste pour rester dans un certain *quantum* de maladie ou d'échec, voire de répétition et d'échec.

Au-delà du principe de plaisir, il y a cette aspiration au repos des pierres, et, note Lacan dans le séminaire V, *Les Formations de l'inconscient* : « Nous rencontrons le caractère spécifique de la réaction thérapeutique négative sous la forme de cette irrésistible pente au suicide qui se fait reconnaître dans les dernières résistances auxquelles nous avons affaire chez ces sujets plus ou moins caractérisés par le fait d'avoir été des enfants non désirés. À mesure que s'articule mieux pour eux ce qui doit les faire s'approcher de leur histoire de sujet, ils refusent de plus en plus d'entrer dans le jeu. [...] ils ne veulent pas de cette chaîne signifiante¹³ ». Même si *Thanatos* trouve à se libérer par l'agressivité du sujet, qui fait passer le rapport à l'analyste du côté du transfert négatif, quelque chose en reste, à l'intérieur du sujet, sous forme de cette douleur d'être : plutôt ne pas être né.

Notons que par moments, le sujet divisé, dans son rapport au signifiant, se refuse à se constituer dans le signifiant ; il se refuse à être un élément de la chaîne. Il va se faire représenter par un objet, il occupera une position objective. Cette position de rejet, par le sujet, de cette chaîne signifiante appelle quelques remarques.

La première, c'est que toute analyse sur sa fin, passe par une telle phase, plus ou moins atténuée : le sujet rejette cette chaîne signifiante pour la choisir à nouveau, lorsqu'il est confronté à cette saloperie qui fait son être, à ce qui fait de

¹¹ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes*, tome II, *op. cit.*, p. 258.

¹² *Ibidem*, p. 258.

¹³ J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, Seuil, Paris, 1998, p. 245.

lui un sujet *a*, lorsqu'il fait face à sa position objective de sujet. Il y aurait une sorte de réaction thérapeutique négative généralisée, qui se produirait en fin de cure lorsque le sujet, dans le transfert, mais à un moment où celui-ci est mis à mal, se coltine à la jouissance de l'Autre sous cette figure particulière de l'aspiration à la mort.

Mais, plus fréquemment, puisque ce qui est rejeté du symbolique doit être focalisé quelque part pour reparaître à un certain niveau dans le réel, il me semble que nous pouvons rencontrer dans la phénoménologie de la cure, des manifestations de cette pulsion de mort qui jouent isolément ou conjointement. Je vais proposer différents éléments qui me semblent avoir partie liée avec la réaction thérapeutique négative :

Une exacerbation de la signification qui fait la doublure de la prévalence de l'imaginaire ; la signification est mobilisée pour écarter ou effacer les effets du signifiant ; toute trace signifiante, tout signifiant ne renverra jamais qu'à la signification, qu'à cette signification prise dans le fantasme qui autorise la répétition, l'entérine et re-fixe le sujet dans le rapport à son fantasme. La signification fonctionne comme machine à oublier, à effacer, à recouvrir les signifiants, à escamoter la différence portée par les signifiants, la différence de la répétition. Le résultat de l'opération est le suivant : l'analysant n'entend pas ce qu'il donne à écouter. Ainsi deux propositions complètement différentes peuvent être rapportées à une même signification, toujours la même : c'est elle qui est retenue. La mémoire est effacée. Comprendre procure du sens : comprendre, c'est imaginer ; cela procure une jouissance, mais arrête le déchiffrement.

Cette position s'accompagne d'une haine du père — parce qu'il serait le support de la chaîne signifiante et du destin d'être parlêtre — une haine de ce père imaginaire qui n'a pas su occuper sa place. Avec les effets ravageants de la lutte contre celui qui peut n'apparaître que comme un rival.

Apparemment le sujet lutte pour se maintenir dans une stase, réglée par le principe de plaisir — c'est peut-être ça le côté thérapeutique que parfois on évoque : en faire le moins possible — comme le dit Lacan, jouir comme des pourceaux —, se maintenir dans l'entre-deux, ni là, ni ailleurs, dans une sorte d'anti-chambre où on ne peut pas parler de vie mais pas encore de mort. Situation qui serait comme une réalisation de ce « plutôt ne pas être né ». Avec comme résultat que, plus la jouissance est refusée, plus elle est là présente, occupant le sujet. Car se maintenir à un principe de moindre tension amène le sujet à l'inhibition ; on a l'impression qu'aucune action ne peut se réaliser sans mobiliser le trop de la jouissance du fantasme, sans se heurter à l'interdit de franchissement du fantasme ; on dirait que toute action, la plus minime soit-elle, prélève directement sa part sur la jouissance interdite, inhibée dans le fantasme.

Mais ce rejet de la chaîne signifiante, qui réduit, efface ou contre le travail de l'analyse, souligne ce que nous avons déjà rencontré avec ces pulsions mobiles ou visqueuses, quelque chose comme la fonction de l'inscription : l'inscriptibilité des signifiants se trouve contrariée. On a écrit sur une matière, sur

une surface qui ne garde pas la trace : les signifiants sont oubliés, activement ignorés, le propos est méprisé ou encore les interventions de l'analyste, identifié dans le transfert à l'Autre haï, sont rejetés et ne s'inscrivent pas.

Lorsque Freud commence son article « Analyse avec fin et analyse sans fin », il se réfère à un cas, déjà célèbre de sa pratique, *l'Homme aux loups*. Il relate le procédé technique violent qui a privé *l'Homme aux loups* d'une part de sa vérité, tout en produisant le fameux rêve des loups et son écriture tout aussi fameuse. C'est cette même vérité, que *l'Homme aux loups* va faire voir et entendre après-coup auprès de Ruth Mac Brunswick et ailleurs. Montrer ainsi cette vérité qui n'a pu être analysée et qui insiste, c'est ce que nous pouvons qualifier d'*acting out*.

Mais Freud termine son article sur la place de l'analyste : lui aussi, dit-il, est un obstacle possible au traitement. C'est que l'analyste, pour bien se glisser entre l'analysant et son âme doit, dans ce faible écart, supporter la théorie de ne pas avoir de théorie et s'y tenir.

C'est une théorie qui fait fi, dans la pratique, de la signification portée par la théorie. Ce qui importe, disait Freud, ce sont les mécanismes, l'observation de la cure : la clinique peut en donner une approche nouvelle ou différente. Il ne faut pas substituer au franchissement de la question, les clefs toutes faites de la théorie. Seul l'analysant porte le texte. À l'analyste de mettre en œuvre, dans la cure, les conditions de sa lecture en se retenant de comprendre trop vite. Moyennant quoi, surmonter les obstacles ou terminer une analyse, c'est, comme le dit Freud modestement, « une affaire de pratique ¹⁴ », qui ne va pas dans le sens de raccourcir les cures. Moyennant quoi, encore, « une psychanalyse, c'est la cure qu'on attend d'un psychanalyste ¹⁵ » pour reprendre cette définition apparemment tautologique de Jacques Lacan, dans *La logique du fantasme*.

¹⁴ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes*, tome II, *op. cit.*, Paris, 1985, p. 265.

¹⁵ J. Lacan, *La logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du 13 mars 1967.